

# G.R.E.C.



**Bulletin du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais**

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault)

38<sup>ème</sup> année de la Revue - 41<sup>ème</sup> du G.R.E.C. - 49<sup>ème</sup> de la fondation du Club d'archéologie du Lycée.

## 1914, L'ANNÉE FUNESTE !

Septembre 2013, je contemple, avec une très vive émotion, toutes les croix blanches rangées en ordre impeccable - alignées comme pour une ultime revue militaire, figées pour l'éternité - au bas du monumental Ossuaire de **Douaumont**, tout près de **Verdun**, un bien funèbre symbole !

L'an prochain, il y aura donc un siècle d'écoulé depuis cette funeste année de 1914, première année de cette effrayante et catastrophique guerre, dite Première Guerre Mondiale.

Je suis venu ici, en pèlerinage, afin de rendre hommage à tous ceux qui, pour répondre à leur devoir de patriotisme, ont abandonné leur famille, leurs amis, leur métier, leur commerce...

Beaucoup n'en sont pas revenus.

Cet imposant spectacle me pousse alors à lier à chacune de ces croix, le désespoir d'une mère ou d'un père pour la perte d'un fils, le désarroi d'une épouse demeurée seule pour élever des orphelins qui ne connaîtront jamais leur père que par des photos jaunies.

Il est étourdissant de vouloir évaluer la somme considérable de toutes les infortunes, de tous les malheurs, de toutes les détresses qu'a engendrés ce maudit conflit !

Tout cela me donne le vertige et encore, moi, homme du siècle suivant, je suis bien loin d'être dans la peau de quelqu'un de l'époque, quelqu'un ayant ressenti, quatre années durant, les incertitudes de l'issue des combats, au cours desquels, tant d'hommes tombaient, chaque jour, blessés, morts ou pire, disparus, laissant aux leurs l'espoir, jamais atténué, de les revoir revenir, un jour, vivants !

Je me prends alors à me demander :

- Pourquoi n'aurait-on pas obligé les décideurs, à l'origine de cette immense hécatombe, - qu'ils aient été kaiser, tsar, roi ou autres gouvernants... - à défendre eux-mêmes leurs idées belliqueuses et ce,

au cours d'un combat personnel ?

Oui, au fait, pourquoi pas ?

Des hommes d'honneur comme les Horaces et les Curiaces le firent bien.

En 1371, tout près de **Josselin**, en Bretagne, le sire DE BEAUMANOIR, excédé par les exactions commises sur ses terres par les envahisseurs anglais, s'adressa solennellement à ces derniers :

- Chevaliers d'**Angleterre**, vous-mêmes et vos hommes, faites une guerre honteuse et cruelle, non pas aux gens armés, mais aux marchands, aux laboureurs, aux hommes paisibles, aux autres innocents, femmes et enfants de chez nous.

Ce n'est donc pas honnête que vos soldats vexent, pillent et ruinent l'inoffensif habitant qui ne cherche qu'à vivre en paix.

Je vous propose donc, messires, de venir, en champ, au nombre de trente, combattre aussi trente des nôtres, seuls à seuls.

Le vainqueur dictera alors sa loi avec bon droit.

Le combat, dit des Trente, eut lieu et les Anglais furent vaincus.

Ainsi, en 1914, on aurait enfermé, dans un enclos, les responsables nationaux des pays antagonistes et il n'en serait sorti qu'un seul, le vainqueur.

Cela eût épargné des millions de vies !

Oui ! oui ! je sais ! je sais que ce que je suggère là n'est qu'une divagation excessive causée par une émotion exacerbée par la vision de ces innombrables croix blanches.

Toute ma raison étant enfin revenue, je suis parfaitement conscient que cela n'aurait absolument pas changé grand chose au cours de l'Histoire puisqu'une autre guerre, à nouveau franco-allemande et même pratiquement universelle, embrasa, quelque trente années plus tard, pratiquement le monde entier, avec, à nouveau, la mort de nombre d'humains, tant militaires que civils innocents.

Par la pensée, je me rends aussitôt à **Clermont-Hérault**, lieu où réside alors ma famille paternelle et je choisis ce jour, très particulier, du 7 septembre 1914.

Dans la ville, l'agitation n'est plus semblable à celle de naguère : certes, les charrettes circulent toujours sur le boulevard Gambetta, accompagnées des exhortations tonitruantes de leurs conducteurs, menant les chevaux en faisant claquer leur fouet ; les passants vaquent à leurs affaires, s'arrêtant pour discuter, dès qu'ils rencontrent une figure connue ; dans les allées du Tivoli, les garçonnets courent après leur cerceau, tandis que les petites filles jouent, entre elles, avec leurs poupées, sous l'œil attendri de leurs mamans.

Hélas ! on sent qu'il y a un élément anormal sous-jacent à ces images apparemment sereines !

Oui, il s'est installé, maintenant dans la cité, comme un malaise, virant à l'angoisse chez certains et cela se remarque sur le visage des Clermontais qui ont vu l'un des jeunes hommes de leur famille, mobilisé puis partir pour le front de l'est, tout là-haut aux frontières de l'**Alsace** et de la **Lorraine**.

Depuis quelques temps, en effet, en cette année 1914, on sentait qu'entre la **France** et l'**Allemagne** quelque chose de très grave se préparait et qu'une simple étincelle pouvait mettre le feu aux poudres.

Survient, le 28 juin 1914, à **Sarajevo**, en **Bosnie-Herzégovine**, l'assassinat par l'étudiant bosniaque PRINZIP, du prince héritier de l'Empire austro-hongrois, l'archiduc FRANÇOIS-FERDINAND (et son épouse, la duchesse DE HOHENBERG) !

À partir de ce tragique événement, tout s'emballe et finalement, la guerre est déclarée, un mois plus tard, officiellement le 3 août, d'abord entre la **France** et l'**Allemagne**.

D'autres pays suivront.

À **Clermont-Hérault**, l'ordre de mobilisation a aussitôt été affiché en mairie et le garde-champêtre est vite allé le faire connaître dans les quartiers de la Coutellerie, de la Frégère, le long du Ronel...

Les jeunes Clermontais mobilisables ont reçu, dès le 4 août, leur feuille de route pour rejoindre leur centre de rassemblement.

Ils ont été accompagnés à la gare par une population en liesse.

Ils sont alors montés dans les wagons déjà occupés par d'autres jeunes recrues venues de plus loin et, ensemble, ils ont quitté **Clermont** aux cris de :

- Nous allons vite ficher ces sales Boches dans le Rhin et nous serons ici à Noël ! nous reviendrons en vainqueurs ! préparez de très belles fêtes pour notre retour ! À bientôt, les amis !

Sur les parois des wagons, certains ont écrit "À **Berlin** !" ou "Nous les aurons !"

Dans toutes les gares où le train s'arrête, la foule attend les soldats pour les saluer, les fêter, les encourager, leur remettre des fleurs, leur donner à boire, leur offrir les médailles bénites, protectrices...

Ces réjouissances se multiplient et les soldats lancent partout :

- Ne craignez rien pour nous, ce n'est qu'une simple promenade ! À bientôt !

Malheureusement, la suite démontra vite que la durée de cette "promenade", ce n'était pas une question de jours, de semaines ou même de mois mais bien d'années, de très longues années : en effet, cette sale guerre dura quatre ans !

Oui ! quatre années au cours desquelles plusieurs millions de jeunes hommes disparurent ou revinrent diminués tant physiquement (blessés, défigurés, amputés, gazés...) que désemparés psychologiquement, moralement... Sans parler des immenses ravages collatéraux, en perte de vies humaines, en destruction de biens... !

En ce jour du 7 septembre 1914, nous sommes toujours à **Clermont-Hérault**, en cours d'après-midi.

Descendant la rue Nationale, qui, partant de l'église Saint Paul et de la place centrale du Planol, aboutit aux allées du Tivoli, deux jeunes dames se sont arrêtées devant la vitrine d'un magasin de mode et elles regardent les vêtements qui sont exposés.

L'une, cependant, semble préoccupée et cela se voit sur son visage qui n'est pas aussi serein que celui de l'autre jeune dame qui l'accompagne.

Cette dernière, montrant une robe, vante la qualité de son tissu ainsi que sa finition.

Mais la première ne répond pas car son esprit est hors de ces préoccupations mondaines.

La deuxième, compatissante, lui demande alors :

- Je connais tes soucis, Eugénie ! oui, ton mari a été blessé dès les premiers jours des combats mais tu m'as dit que l'Armée le ramène près de chez nous afin qu'il soit mieux soigné.

En ce moment, il doit être déjà à l'hôpital ; donc pour lui, cette guerre est pratiquement terminée, puisque lorsqu'il sera remis, on ne le renverra pas là-bas car il aura déjà fait largement son devoir.

Alors, ma chère Eugénie, ne sois plus angoissée car tu vas vite le revoir, ton Augustin !

- Oui, Jeanne, tu as parfaitement raison, il faut que je me calme. J'ai encore reçu hier une carte de lui ; il était la semaine dernière à l'hôpital de **Nancy** et il a été mis en train pour l'hôpital de **Nîmes**, donc

tout près de chez nous. Je pense même qu'il s'y trouve maintenant.

Je m'attends à recevoir une lettre du directeur de l'hôpital pour me permettre d'aller lui rendre visite.

Il est certain que sa blessure au genou sera soignée dans de meilleures conditions ici que sur le front. Ensuite, Augustin viendra certainement passer sa convalescence à la maison.

Jeanne, je souhaite qu'aussi, ton Joseph échappe rapidement à cet enfer ; curieusement, les deux frères se sont trouvés, en même temps, sur le front de **Lorraine** et à très peu de distance l'un de l'autre ! As-tu reçu des nouvelles récentes de lui ?

- Non, Eugénie, sa dernière lettre remonte à plus de deux semaines mais comme il me le disait, il était très occupé et il n'avait pas du tout le temps de m'écrire ; donc, je suis assez tranquille à son sujet.

Tu vois, ma chère Eugénie, dans tout malheur, il y a toujours quelque chose de bon : ainsi, à cause de cette méchante affaire à son genou, ton Augustin sera là pour la venue de votre bébé. Au fait, c'est pour quand cette naissance ?

- C'est pour janvier prochain. Cela fera juste dix mois que nous sommes mariés. Et chez vous, Jeanne, n'avez-vous rien mis en route ?

- Oui, je sors justement de chez le médecin et il m'a annoncé que j'étais enceinte ! le bébé arrivera dans sept mois, en avril prochain.

- Oh ! je suis très heureuse d'apprendre cette excellente nouvelle, Jeanne.

Ainsi, les deux cousins grandiront ensemble, puisqu'ils seront du même âge.

Ça, c'est de la joie en perspective et de grandes fêtes à venir, avec nos maris enfin libérés !

De l'autre côté de la rue Nationale, apparaît un vieux monsieur habillé avec soin.

Il présente une mine vraiment sombre car, en tant que maire de **Clermont**, il a la très douloureuse charge d'apprendre aux familles de ses administrés, le décès d'un des leurs, parti pour le front et mort au Champ d'Honneur.

Et aujourd'hui, il doit annoncer le premier mort clermontais, premier d'une, hélas ! très longue série.

A ses côtés, un autre homme, à l'aspect tout aussi morose - c'est un de ses adjoints -, lui touche tout à coup le bras et désignant du menton les deux jeunes dames, non loin d'eux, il lui dit :

- Monsieur le maire, il y a juste en face de nous, l'épouse à laquelle vous devez annoncer le décès de son mari. La pauvre femme !

Elle est en compagnie de sa belle-sœur et toutes deux s'apprêtent à traverser le boulevard Gambetta pour entrer dans les Allées du Tivoli.

- Tu crois que là, dans la rue, c'est un endroit

décent pour lui annoncer cette terrible nouvelle ?

- Oui, Monsieur le maire, je le crois. En effet, il est nécessaire de le faire rapidement car il ne faut pas que cette pauvre femme apprenne cette bien malheureuse information de quelqu'un d'autre que vous, qui êtes la voie officielle.

- Alors, allons-y ! du courage ! dit le maire en traversant la rue pour aborder les dames devant lesquelles il enlève son chapeau.

Les deux dames, en voyant arriver vers elles, le premier magistrat de la commune et son adjoint, se rendent compte tout de suite, à leur attitude respectueuse, que c'est à elles qu'ils veulent s'adresser.

Toutes deux sont alors saisies d'un sombre sentiment et ensemble, elles s'écrient :

- Mon Dieu ! pour que monsieur le maire tienne à nous voir personnellement, ça doit être très grave !

Ah ! c'est pour laquelle de nous deux ?

Le maire, lui, éprouve beaucoup de difficultés à s'exprimer et après que son adjoint lui a présenté la dame à contacter, il prononce enfin :

- Oui, Madame, c'est d'Augustin qu'il s'agit ! hélas ! l'Armée vient de me faire savoir qu'il est décédé, hier au soir, à l'hôpital de **Nîmes** ; il est mort des suites de ses blessures !

Le maire balbutie encore :

- Je vous présente, Madame, les sincères condoléances de toute notre commune.

Nous ferons à votre mari des funérailles solennelles...

La pauvre femme, frappée par cette terrible nouvelle, n'entend pas la suite et elle est obligée de s'asseoir sur un banc tout proche, soutenue par Jeanne, toute aussi accablée.

Comme beaucoup de passants s'arrêtent pour tenter de comprendre ce qui se passe, l'adjoint au maire les fait circuler, en leur recommandant le silence, l'index sur les lèvres.

C'est ainsi qu'Eugénie apprend le décès de son mari, Augustin, parti de **Clermont** pour le front, il y a à peine un mois.

Sa belle-sœur, Jeanne, elle, a bien cru que c'était à elle que le maire allait s'adresser et malgré tout son amour pour sa belle-sœur, elle s'est sentie quand même nettement soulagée.

Malheureusement, Jeanne apprendra, à son tour et toujours de la voix du maire, mais bien plus tard, la mort de son jeune mari, Joseph.

En effet, Joseph est mort, en combattant, le 22 août dernier, soit environ deux semaines avant son jeune frère Augustin mais comme son corps n'a pas été retrouvé de suite, l'Armée le considérant comme disparu, a tardé à en informer la famille !

Les deux frères, Joseph et son cadet, Augustin,

jeunes époux de Jeanne et d'Eugénie, sont les enfants d'un négociant en vins de la région, habitant à **Clermont**, juste en face de la gare. Tous deux travaillent avec leur père.

Joseph et Auguste partent début août, dans les premiers convois.

Joseph rejoint le 81<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, combattant au nord de **Lunéville** tandis qu'Augustin, caporal, retrouve son corps, le 55<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie en poste à la frontière franco-allemande, exactement à **Dieuze**, au nord de **Nancy**.

Très tôt, les combats commencent et Augustin, est sérieusement touché au genou par un éclat d'obus.

Devant cette blessure très handicapante, le médecin militaire le dirige sur l'hôpital de campagne qui l'évacue finalement sur l'hôpital de **Nîmes**, plus à même de le soigner.

Mais arrivé à **Nîmes**, la blessure d'Augustin est jugée très grave car la gangrène s'y est installée et la médecine ne peut plus rien pour lui ; c'est ainsi qu'il décède le 6 septembre au soir. Il est enterré à **Clermont**, au cours de funérailles solennelles, comme l'avait promis le maire.

Mais pour son frère Joseph, c'est la nuit totale pendant sept mois.

Ce n'est qu'en 1915 que ses parents apprennent, de la bouche même de son lieutenant, venu les visiter au cours d'une permission, comment se seraient passés les derniers instants de leur fils.

Joseph prend part aux très rudes combats de **Bonviller**, le 22 août 1914, tout près de la Ferme dite de la Petite Rochelle, sur la route qui relie **Lunéville** à **Einville**.

Là, il est blessé à la main et son chef de section lui demande d'aller vite se faire soigner à l'infirmerie mais Joseph, lui répond :

- Non, j'ai trop à faire ici, ma blessure attendra. Si pour si peu, on doit quitter ses camarades, mon lieutenant, il ne vous restera plus grand monde !

Une balle atteint alors la jambe de Joseph, lui causant une blessure nettement plus grave, provoquant une hémorragie à la suite de laquelle il serait mort sur place.

Les Français, sous le très grand nombre des assaillants, sont, peu après, obligés de battre en retraite, abandonnant sur place leurs blessés et leurs morts.

Joseph serait-il décédé immédiatement ou alors, aurait-il été du nombre de ses compagnons qui ont subi une mort particulièrement odieuse, justement à la Ferme de **la Petite Rochelle**, en ce malheureux jour du 22 août ?

En effet, après que les Français ont évacué ce lieu, sous le feu intense de l'ennemi, un détachement allemand se présente à la Ferme de **la Petite Rochelle** où le propriétaire, Monsieur HOUILLON, a donné asile, dans sa grange, à une dizaine de blessés français, absolument intransportables.

L'officier allemand qui dirige le détachement, apprenant la présence de ces blessés, commande aussitôt à ses hommes d'aller les tuer.

La fermière, Madame HOUILLON, bouleversée par tant de barbarie, demande alors grâce pour eux mais l'officier, furieux, la rabroue brutalement et lui ordonne de se taire, en lui appuyant le canon de son revolver sur la poitrine.

Les blessés sont donc achevés.

Le corps de Joseph ne sera retrouvé que sept mois plus tard, le 19 mars 1915, parmi ceux d'autres soldats français que des cantonniers découvrent en nettoyant les caniveaux bordant la route passant près de la Ferme de **la Petite Rochelle**.

Ces corps sont à peine recouverts de terre.

Ils sont dans un tel état de décomposition que leur identification est rendue particulièrement difficile car, en plus, ils ont été dépouillés de leur portefeuille contenant leurs papiers d'identité ; leurs bagues et leurs alliances ont aussi disparu.

La plaque d'identité, portée au poignet par Joseph est totalement rongée par l'oxydation et malgré de nombreux efforts, on ne devine que quelques lettres de son nom ; cela ne suffit pas à établir une identification certaine.

Il est alors aussitôt enterré au cimetière de **Lunéville** comme soldat inconnu.

Ce sont finalement ses parents qui, venus sur place après la guerre, reconnaissent leur fils dans les restes exhumés et cela, grâce à un "surdent" métallique que le dentiste avait posé sur la mâchoire de Joseph.

Joseph est ensuite inhumé à **Clermont-l'Hérault**, au milieu des siens, en avril 1920.

En fait, c'est bien lui, Joseph, qui fut le premier de tous les Clermontois à avoir été tué au cours de ce long et douloureux conflit.

En 1915, est née dans chacun des deux foyers, une petite fille : Augusta est arrivée en janvier chez Augustin et en avril, c'est Josette, chez Joseph.

Les deux bébés ont reçu un prénom rappelant celui de leur père respectif, père disparu bien avant leur naissance.

Joseph et Augustin PARADO étaient mes deux oncles, du côté paternel.

Claude PARADO